



Le PARADIS est une île

histoire d'une amitié inépuisable entre Emilia-Romagna et Madagascar

écrit par Jacopo Azzimondi
illustré par Elena Bardelli

Le PARADIS est une île

Histoire d'une amitié inépuisable entre Emilia-Romagna et Madagascar

écrit par Jacopo Azzimondi

illustré par Elena Bardelli



UN'AMICIZIA INESAURIBILE

ISTITUTO ITALIANO DI STUDI DI LINGUA E LETTERE

Index

Préface _____	pag. 4
Les maisons d'amis _____	pag. 6
Le Paradis est une île _____	pag. 9
Les pas de la Paix _____	pag. 24
Blessed Lucien Botvasoa Une vie donnée pour la Paix _____	pag. 27
Les auteurs _____	pag. 34
Épilogue _____	pag. 36

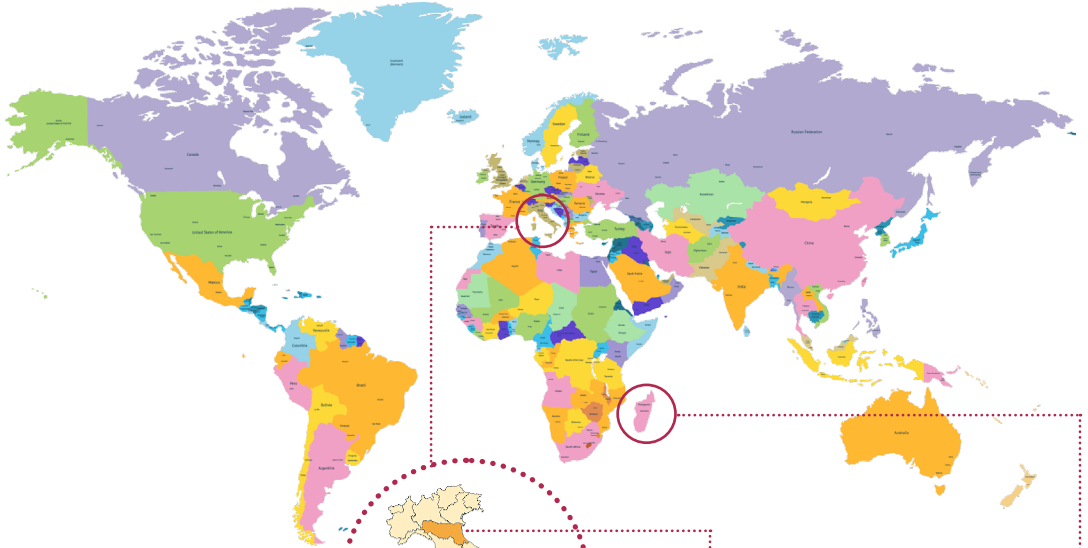
Préface

Cela fait déjà plus de 55 ans que le diocèse de Reggio Emilia – Guastalla a accepté l'invitation de partir pour Madagascar, la grande île rouge de l'océan Indien. Depuis cette lointaine année 1967, de nombreux prêtres, consacrés, familles, jeunes volontaires, collaborateurs et amis ont traversé l'Afrique et les mers pour atteindre littéralement l'autre bout du monde. Ce furent des années de grâce et de découverte, de soutien et d'aide à une partie du peuple malgache mais surtout d'enrichissement culturel et spirituel pour nous, habitants de Reggio Emilia. Il est très complexe de faire le bilan d'une expérience qui dure depuis de nombreuses années et qui est née de l'élan missionnaire du diocèse de Reggio à la lumière de l'invitation du Concile Vatican II, récemment conclu, à aller dans le monde pour soutenir les églises jeunes ou pauvres. Il y a eu de nombreux projets mis en place, d'innombrables bienfaiteurs et bénévoles qui ont visité sur place ce qu'ils essayaient de faire, offrant leurs compétences, leur patrimoine, leurs capacités et même leur vie eux-mêmes, entièrement au service de cette partie de l'humanité qui leur a été confiée. Pour eux. Les bénéfices humains et spirituels sont incalculables, et c'est pourquoi nous pouvons certainement dire que l'expérience a apporté des fruits inattendus, qui continuent d'animer les deux protagonistes de cette histoire : ceux qui envoient et ceux qui accueillent ! Une amitié inépuisable donc, entre nous Émiliens et Malgaches, qui a une histoire, un présent et nous sommes certains qu'elle aura un avenir. Nous sommes conscients que la rencontre entre les cultures représente aujourd'hui la solution

à de nombreux problèmes qui concernent l'incompréhension, la peur et le racisme. Bienheureuses sont toutes les initiatives qui aident les enfants, les jeunes et les adultes à comprendre ce qui les entoure dans notre monde si riche et complexe mais en même temps petit et en manque de paix. Merci à tous ceux qui s'occupent de la coopération internationale et qui animent et soutiennent ces initiatives culturelles et caritatives, car elles créent des liens entre les peuples qui changent leur regard et contribuent à créer ces ponts de solidarité et de fraternité dont nous avons tant besoin en ces temps précaires et incertain.

Don Luca Fornaciari
Communauté sacerdotale Familiaris Consortio
Curé de Manakara Fidei Donum pour le diocèse de Reggio Emilia-Guastalla au diocèse de Farafangana à Madagascar

Les maisons D'Amis



40 km

Italie, Région Emilia-Romagna
Google Earth, 2023



400 km

Le 17 avril 1947, Lucien Botovasoa a été condamné à mort et tué près du village de Manakara, en raison de sa foi en Dieu. Béatifié le 15 avril 2018 par le pape François, il est l'un des martyrs malgaches les plus connus et les plus importants. Les habitants de l'île lui ont même consacré une fête nationale.

Mon histoire se déroule une semaine après sa mort. J'ai imaginé Fabien, l'un des huit frères de Lucien, comme un pauvre pêcheur chrétien. L'homme, veuf depuis très peu de temps, a un fils de cinq ans, Rémi, avec lequel il décide d'embarquer en pleine nuit sur une pirogue pour fuir les persécutions. Il veut l'emmener vers le nord, où il espère tenir le petit à l'écart de la guerre aussi longtemps que nécessaire.

Le PARADIS est une île

Histoire d'une amitié inépuisable entre Emilia-Romagna et Madagascar

écrit par Jacopo Azzimondi

illustré par Elena Bardelli

Fabien ouvre les yeux. Il n'a pas utilisé son réveil depuis des années, il n'en a pas besoin : il a l'habitude de se réveiller au milieu de la nuit depuis qu'il est tout petit, quand son père le forçait à sortir du lit pour l'emmener pêcher au large de leur belle île rouge. Il tend instinctivement la main, cherchant sa femme, puis se souvient que Lala n'est plus là : une mauvaise maladie l'a emportée au Paradis quelques années plus tôt, alors qu'elle était encore aussi belle que la mer au matin. Un soupir au goût de mélancolie s'échappe de ses lèvres. Il s'est habitué au réveil, mais l'absence de Lala est une autre histoire. On ne s'habitue jamais vraiment à certaines choses.

Mais il n'y a pas de temps à perdre. Avec l'image de la femme qu'il aime encore gravée dans son esprit, Fabien se lève. La chambre autour de lui est nue, sombre, la fine brise nocturne entre par les fenêtres ouvertes de la petite cabane, mais il n'y a pas de lumière. Heureusement la lune est couverte, cela facilitera leur fuite. L'homme enfle une tunique ouverte sur le devant et un pantalon élimé, puis vérifie que les sacoches



contenant les provisions préparées la veille contiennent le peu dont il a besoin pour le voyage. Il se penche alors sur le lit. Dans l'obscurité, il entend la douce respiration de son fils Rémi. Elle le voit presque, l'épiant quelques instants dans la pénombre : le bout de son nez, ses paupières baissées, ses boucles ébouriffées. Il n'a pas encore six ans, il ne sait presque rien du monde : il ne connaît pas la guerre, ni le mal, il ne sait pas que dans toute la région des hommes méchants chassent ceux qui croient en Dieu. C'est pour cela que Fabien veut fuir, parce qu'il croit en Dieu. Il pose doucement une main sur le torse maigre de son fils. L'enfant grimace un peu, s'enroule encore plus dans la couverture.

“*Amin'ny firy izao?*” murmure-t-il sans ouvrir les yeux Fabien sourit. “*Efa alina be ny andro*” répond-il. “Il faut y aller, mon fils. Cette nuit, la lune est cachée, l'océan sera donc généreux. Si Dieu le veut, à l'aube, nous reviendrons avec des filets pleins”. La pêche est en fait un mensonge, mais il faut convaincre le petit de le suivre: s'il lui disait la vérité maintenant, Rémi aurait peur.

“Vas-y, papa. J'ai encore sommeil...”

Fabien le secoue par l'épaule avec plus d'insistance, il faut se dépêcher.

“Viens Rémi, je vais avoir besoin de ton aide. Tu dormiras quand on sera à la maison. Qui sait, si tu te dépêches, peut-être qu'on arrivera à temps pour voir des requins aussi...”

Les oreilles de Rémi se dressent. Il adore les requins, mais

¹ “Quelle heure est-il?”

² “Il est tard dans la nuit”



contrairement à beaucoup de ses camarades de classe, il n'a pas encore réussi à en voir un vivant. Les seuls qu'il a vus étaient soit suspendus pour sécher, soit allongés sur les étals du marché tous les matins. Il plisse lentement un œil.

“ Tu es sérieux ? ”

“Oui, fais-moi confiance. Il y en a beaucoup en ce moment, même près de la côte. Alors, tu viens ?”

“D'accord, papa, je viens aussi”

Lorsqu'ils quittent la maison, le soleil est encore caché à l'autre bout du monde. Les lumières du village de Manakara ne sont pas loin, elles brillent comme des lucioles au milieu de la forêt silencieuse. Rémi ressent un petit frisson dans le dos. Sans la lumière rassurante de la lune, le cœur de la nuit malgache est sombre et plein de claquements, de craquements, de sifflements et de chuchotements. Dans le feuillage d'un palmier, les grands yeux ronds d'un *maki-maki*³ brillent dans l'obscurité, pour disparaître on ne sait où un instant plus tard.

“Pa.

“Dis-moi, Rémi.

La voix de l'enfant tremble, c'est à peine plus qu'un murmure.

“J'ai vu un esprit de la nuit.”

“Tu ferais mieux de rester près de moi alors”, rétorque Fabien.

“Si on t'attrape, tu ne reviendras jamais. Es-tu prêt ?”

“Non, j'ai peur.”

“Tu n'as pas à avoir peur, je suis là. Viens.”

³ Nom avec lequel les habitants de Madagascar appellent les lémuriens



Le père et le fils se dirigent vers la plage. Fabien, chargé de sacoches, serre la main de l'enfant. Il regarde en arrière avec insistance, agité.

Les jours précédents, des nouvelles dramatiques lui sont parvenues : des rebelles partout, des églises incendiées, des personnes capturées... ou pire. L'image de son frère apparaît dans son esprit. "Oh Lucien, se dit-il, que t'ont-ils fait ?" Il chasse cette pensée et continue à avancer sur les feuilles et les racines, suivant un chemin qu'il connaît maintenant comme les coins de sa maison. Rémi le suit, oreilles tendues et petites jambes prêtes à claquer au moindre signe de danger, effrayé mais aussi excité par cette nouvelle aventure nocturne. Regarder son papa lui donne du courage. Lorsque Sanda, sa professeure,



lui demande ce qu'il aimerait faire quand il sera grand, Rémi répond qu'il aimerait lui ressembler.

“Où allons-nous ?” demande-t-il à son père, après quelques minutes de marche silencieuse.

“A la plage, celle où tu vas toujours ramasser des crabes avec Faly, Joseph et Tina. Notre pirogue est là-bas.”

“Et après ?”

“Après, je t’emmènerai au milieu de la mer, mon fils. Il faut qu’on...” Fabien hésite un instant, “il faut qu’on aille quelque part ensemble. Mais fais plutôt attention quand on est sur le bateau, d’accord ? Ce soir, il n’y a pas de lune, alors je te conseille de rester assis, de ne pas te pencher, et de bien m’obéir. L’océan n’est pas tendre avec les petits.”

“Je ne suis pas petit, j’ai cinq ans ! Je suis grand, papa !”

“Eh bien, il n’est pas gentil avec les adultes non plus. Maintenant, silence, nous sommes arrivés.”

Le sable entre les doigts de pied est bleu, frais et friable, en quelques heures la nuit a évaporé toute la chaleur de la veille. La silhouette sombre de la pirogue repose sur le rivage. Le ressac de la mer effleure la pointe de la proue et se retire avec un bruissement précipité, comme s’il voulait s’échapper après l’avoir chatouillée. Les vagues sont longues et écumantes, l’océan respire placidement dans l’obscurité. Il est effrayant de le voir depuis le rivage, et encore plus de naviguer dessus. Pour couronner le tout, d’épais nuages sombres encombrant le ciel et recouvrent la lune et la plupart des étoiles, de sorte qu’il est presque impossible de voir quoi que ce soit. Fabien examine les rames et commence à bricoler les filets. “Regarde et apprend, mon fils”, dit-il en réglant la voile sous l’œil

attentif de Rémi. “Allez, poussons-le à la mer”, ajoute-t-il, sans perdre de temps. “Mets tes mains ici, mon garçon, par-dessus les miennes. Maintenant, pousse.” Tous deux appuient leurs mains sur la quille en bois de palmier, serrent les dents et tendent leurs muscles (en fait, Rémi ne tend rien du tout, la force de son père suffit amplement) : après une courte poussée, la pirogue bancale glisse dans l’eau. “Ça y est” murmure Fabien. Maintenant vient le plus dur, celui que lui et les autres pêcheurs affrontent tous les soirs : quitter le rivage et prendre le large.

A cet instant, un coup de feu résonne dans les profondeurs de la forêt. Fabien jette un regard inquiet en direction des arbres : le bruit vient de loin, mais il n’y a pas de temps à perdre. “Qu’est-ce que c’était, papa ? demande Rémi, intimidé. Fabien ne répond pas. Il grimpe d’un bond dans la pirogue, tend les bras pour attraper le petit et le hisser à bord. Puis il déploie la voile et se laisse porter par le vent.

Plus d’une heure s’écoule. Les muscles des épaules de Fabien brûlent à chaque coup de rame, car il doit faire le travail qui se fait habituellement à deux. Personne ne parle : le père rame pour s’éloigner le plus possible du rivage et le fils se remplit les yeux de tout ce qu’il voit. Tout est nouveau pour lui. L’eau tourbillonnante soulevée par l’aviron est aussi noire que l’encre que lui et ses compagnons utilisent pour écrire les mots de leurs livres d’école. Comment est-il possible, se demande-t-il, que la mer qui, le jour, est si bleue qu’elle est presque verte, soit maintenant toute noire ? Mais l’océan n’est pas seulement de l’eau salée. Il y a aussi beaucoup de ciel au-dessus d’eux, un immense manteau qui s’étend jusqu’à l’horizon, comme si ce petit bout de monde voulait se couvrir d’une longue couverture

pour ne pas avoir froid. Mais ce qui attire le plus l'attention de Rémi, c'est la belle île rouge qui se trouve derrière lui. En réalité, elle n'est plus ni rouge, ni verte, ni blanche, mais noire. La silhouette dense de la "grande terre" dort au fond de la mer derrière eux, comme une créature géante, parsemée de lumières éparpillées comme des taches de rousseur sur un visage sombre. Une vague plus impétueuse que les autres frappe la pirogue de côté, le petit mât craque et le bateau s'incline.

"Pa"

"Tout va bien, mon fils. Ne t'inquiète pas, l'océan est juste un peu agité."



Le vent souffle, la voile gonfle, Fabien s'écarte doucement pour changer de direction. Ils voyagent vite et sans bruit, parallèles à la côte mais suffisamment éloignés les uns des autres, ombres sombres dans l'obscurité, invisibles comme des fantômes.

“Tout à l'heure, c'était quoi ce bruit dans la forêt ?” demande Rémi à un moment donné.

Fabien ne répond pas tout de suite. Il continue à ramer et, pendant ce temps, il regarde la nuit embrasser les choses comme une mère faite d'ombres. L'image de son frère Lucien lui revient un instant à l'esprit : un homme aux yeux sombres et aux lèvres pleines, toujours humble et souriant, qui aimait Dieu et sa famille plus que tout au monde. Il avait été capturé une semaine auparavant, avait été contraint de se présenter devant le roi Tsimihoño et n'était jamais revenu.



“C’est le bruit que font les hommes méchants, mon fils”, dit finalement Fabien. “Tu sais, ceux qui haïssent tout le monde et qui font peur même aux adultes comme moi.”

“Pourquoi nous détestent-ils ?”

“Tu te souviens de ce que disait ton oncle Lucien ?”

Rémi plissa le front, pensif. Il aimait son oncle, ils lui avaient même rendu visite parfois dans sa belle maison de Vohipeno, mais ils ne s’étaient pas vus depuis un certain temps. Papa disait qu’il valait mieux rester près de Manakara. Mais avant ce moment, Lucien avait réussi à parler de beaucoup de choses avec Rémi.

“Il a dit que Dieu avait créé notre île et y avait mis des hommes pour qu’ils la rendent un peu comme le Paradis, mais je ne sais pas trop ce que ça veut dire.”

“Tu vois Rémi, ces hommes ne veulent pas que cette terre devienne le Paradis. Ils le détestent.”

“Pourquoi ? N’est-ce pas un endroit magnifique ?”

“Bien sûr, mon fils, mais beaucoup ne veulent pas y aller. Ils sont trop occupés à jouer à qui est le plus puissant, qui a le plus d’argent, qui est le plus effrayant : c’est pourquoi ils font la guerre.”

“Je ne comprends pas.”

“Moi non plus, Rémi.”

Ils se taisent, absorbés dans leurs pensées, tandis que la pirogue oscille au gré des vagues.

Au bout d’un moment, Rémi rétorque : “Je veux aller au Paradis, je te dis. Il faut que tu m’aides à le construire.

“Comment ça ?”

“Eh bien... parce qu’alors maman pourra être à nouveau avec nous.”

Quelques heures plus tard, la nuit commence à se dissiper. Les bras de Fabien tremblent d'effort, le petit Rémi, quant à lui, s'est endormi au fond du bateau. Sur leur gauche, la terre ferme est réapparue, Fabien sait exactement où aller. Maintenant qu'ils sont suffisamment éloignés de Manakara, ils ne sont plus en danger immédiat d'être repérés par les rebelles et peuvent à nouveau s'approcher du rivage. Il espère que sa sœur Haja, qui s'est réfugiée dans le village de Loharano quelques mois avant le conflit, pourra les accueillir, lui et son fils, dans sa maison aussi longtemps que nécessaire. Il ne sait pas si la guerre viendra là aussi, il ne sait même pas si elle se terminera un jour, mais il n'a pas le choix : il ne peut que fuir suffisamment loin pour se préserver, lui et son petit, de cette folie. Il ne veut pas que son fils vive dans la peur. Il veut qu'il étudie dans une bonne école, peut-être sur le continent ; il veut qu'il grandisse heureux et qu'il réalise tous les rêves qu'il ignore encore. Il veut qu'il construise son propre coin de Paradis dans un endroit où personne ne pourra le lui enlever. Il cesse de ramer et étire ses bras endoloris, tandis que le ciel au-dessus de l'océan devient rose pâle. Le soleil est sur le point de se lever, les premières maisons de Loharano apparaissent au loin. Au fur et à mesure que la lumière augmente, dans ce moment de magie qui précède l'aube, Fabien semble presque voir sa femme : ses yeux brillants, les mêmes que ceux de Rémi, ses doigts fins, sa peau aussi foncée que l'ébène. Lala danse dans les rues de Manakara, habillée en fête, des fleurs d'*ylang ylang*⁴ dans les cheveux. Autour d'elle, les *hira gasy*⁵ résonnent tandis que tout le village chante, danse

⁴ Belle fleur jaune poussant sur l'île, très appréciée pour son parfum

⁵ Chants traditionnels malgaches

et joue. La guerre n'est plus qu'un lointain souvenir : les églises ne brûlent pas, les gens ne pleurent pas et la lumière du ciel colore toutes les maisons. Peut-être, pense Fabien, que son frère Lucien avait raison : le Paradis est une île.
Et Dieu est Paix.





Les PAS DE LA PAIX

1 Le PARADIS est une île

“(Lucien) disait que Dieu avait créé notre île et il y avait mis des hommes pour que ça ressemble un peu au Paradis, mais je ne sais pas trop ce que ça veut dire.”

“Tu vois Rémi, ces hommes ne veulent pas que cette terre devienne le Paradis. Ils le détestent.”

“Pourquoi ? N’est-ce pas un endroit magnifique ?”

“Bien sûr, mon fils, mais beaucoup ne veulent pas y aller. Ils sont trop occupés à jouer à qui est le plus puissant, qui a le plus d’argent, qui est le plus effrayant : c’est pour cela qu’ils font la guerre.”

“Je ne comprends pas.”

“Moi non plus, Rémi.”

Ils se taisent, absorbés dans leurs pensées, tandis que la pirogue oscille au gré des vagues.

“Au bout d’un moment, Rémi rétorque : “Je veux aller au ciel. Il faut que tu m’aides à le construire”.

“Comment ça ?”

“Eh bien... parce qu’alors maman pourra être à nouveau avec nous.”



2

Une vie donnée pour LA PAIX

“Tu te souviens de ce que disait ton oncle Lucien ?”

Rémi plissa le front, pensif. Il aimait son oncle, ils lui avaient même rendu visite parfois dans sa belle maison de Vohipeno, mais ils ne s'étaient pas vus depuis un certain temps. Papa avait dit qu'il valait mieux rester près de Manakara. Mais avant cela, Lucien avait réussi à parler de beaucoup de choses avec Rémi.



MAIS QUI EST LUCIEN, L'ONCLE DE RÉMI?

Il est le premier bienheureux malgache et le récit de sa vie est très significatif : c'était un père de famille, un enseignant, un catéchiste, un artisan de paix, qui aimait son pays. C'est un martyr de la foi et un exemple d'amour pour Jésus et ses frères et sœurs et de pardon même aux ennemis.

Premières années

Lucien Botovasoa est né en 1908 à Ambohimananarivo, un hameau de Vohipeno, dans le sud-est de Madagascar. Il est l'aîné d'une famille de neuf enfants. Sa famille a été parmi les premières de son village à se convertir au christianisme : son père a été baptisé en 1902, sa mère quelques années plus tard, en 1925.

Lucien fait ses premières études à l'école de son village. Le dimanche 15 avril 1922, jour de Pâques, il est baptisé à la paroisse Notre-Dame de l'Assomption : il a quatorze ans. Le lendemain, il s'approche pour la première fois de l'Eucharistie. Le 2 avril de l'année suivante, le lundi de Pâques, il reçoit le sacrement de la confirmation : il comprend alors qu'il doit s'engager à vivre et à témoigner de l'Évangile de façon cohérente et joyeuse.

Enseignant à l'école des Jésuites

En 1924, il est envoyé au St Joseph's College, une école de formation des enseignants dirigée par les pères jésuites. Il en sort quatre ans plus tard avec un diplôme d'enseignant et une solide formation dans tous les domaines. Dès octobre 1928, il est assigné à l'école paroissiale de Vohipeno. Les habitants de son village, qui l'ont toujours apprécié, le reconnaissent comme une autorité et le considèrent comme un modèle de croyant, même dans son nouveau rôle d'enseignant.

Le mariage

Le 10 octobre 1930, dans l'église paroissiale de Vohipeno, il épouse Suzanne Soazana, qui lui donnera huit enfants, dont cinq seulement survivront. Une religieuse, Sœur Marie-Joseph, lui demande : "Maître, vous qui êtes si pieux, vous auriez pu être prêtre : ne regrettez-vous pas de vous être marié ?" Lucien, sans hésiter, répond : "Aucun regret ; au contraire, je suis heureux de mon état, car Dieu m'a appelé à être laïc, marié et maître d'école. Je peux donc vivre au milieu du peuple et faire ce que vous, prêtres et religieuses, ne pouvez pas faire, puisqu'ils sont encore païens ici. Je peux en effet leur montrer un aspect du christianisme qu'ils peuvent comprendre, puisque je ne suis pas un étranger pour eux".

L'amour pour Jésus et pour l'Eglise

Dans la méthode pédagogique mise en œuvre par Maître Lucien, les exemples des saints jouent un grand rôle : il lit leur vie à ses élèves après les cours, mais aussi, de son côté, il cherche toujours à en connaître de nouveaux. Un jour, il a trouvé un manuel du Tiers-Ordre franciscain, un groupe de laïcs inspirés par la spiritualité de saint François d'Assise. Son entrée dans le Tiers-Ordre a profondément changé sa vie. Il commence à s'habiller sobrement et adopte une sorte d'uniforme, composé d'une chemise et d'un pantalon kaki. Sous ses vêtements, autour de la ceinture, il porte le cordon, signe de son engagement à suivre la spiritualité de saint François d'Assise. Il se lève très tôt pour prier : à quatre heures du matin, il est déjà à l'église. Il ne manque pas une occasion de prier le Rosaire, même lorsqu'il est dans la rue : c'est pourquoi ses étudiants le surnomment "graine de pikopiko", en référence à une plante dont les graines ressemblent aux grains d'un rosaire. Son détachement de l'argent est devenu proverbial après qu'il a rendu à un marchand de bœufs un sac plein d'argent qu'il avait perdu, refusant la récompense qui lui était due. Aujourd'hui encore, à Vohipeno, on dit avec ironie : "Comme Botovasoa qui a trouvé de l'argent et qui, au lieu de le prendre, l'a rendu à son propriétaire". Lucien garde son humeur joyeuse : de nombreux témoins ont déclaré ne jamais l'avoir vu en colère.

Une situation politique difficile

En 1947, différents mouvements indépendantistes voient le jour (pour l'indépendance du peuple malgache vis-à-vis des Français). Les missionnaires et ceux qui les suivent sont accusés, parfois à tort, parfois à raison, de soutenir les colonialistes français. Un homme comme Maître Botovasoa semble tout indiqué pour devenir un leader politique : les deux camps de la lutte se le disputent, mais à ceux qui veulent qu'il entre en politique, Lucien justifie son refus en ces termes : "La politique m'est totalement étrangère. Vous savez tous ce que ce que j'aime : les affaires religieuses et elles occupent tout mon temps".

La "dernière messe

Dans l'après-midi du dimanche des Rameaux, le 30 mars, on apprend que des rebelles arrivent au village. Lucien accepte de suivre son père et ses frères dans les bois, sur un terrain qui leur appartient. Quelques jours plus tard, il apprend qu'à Vohipeno, il y a eu des massacres.

massacres. Il revient le mercredi de la Semaine Sainte, car les émeutiers l'ont menacé de tuer sa famille s'il ne revenait pas au village. Ni les religieuses, ni les pères lazaristes qui dirigent la mission ne sont restés au village : le curé, le père Pierre Garric, s'est réfugié dans la ville voisine, sous contrôle français. De plus, les portes de l'église sont verrouillées. Le dimanche après Pâques, Lucien réunit dans son école tous les chrétiens,

catholiques et protestants, restés au village. Les religieuses apportent leur harmonium et il joue et chante, puis commente l'Évangile. Certains ont qualifié cette célébration de "dernière messe de l'instituteur" (terme techniquement erroné, car il n'a célébré qu'une seule liturgie, mais en fait il a effectué une sorte de "substitution sacerdotale").

Adieu à la famille

Le jeudi 15 avril, Lucien se trouve, avec sa famille, dans la demeure

réservé au maître, près de l'église, quand une femme, pressée, l'atteint : le chef du village veut le convoquer à la "Grande Maison", sa résidence. Sa femme, enceinte de deux mois, se met à pleurer. Lucien, lui, semble calme et dit : "J'ai toujours attendu ce moment, je suis prêt. Je n'ai pas peur de la mort, au contraire je la désire, car c'est la félicité. Mon seul souci est de vous quitter". Il confie ensuite sa femme et ses enfants à son frère André et passe le reste de l'après-midi à prier.

Le procès

Le chef du village, appelé aussi le roi, interroge le maître en l'accusant d'être allié avec les étrangers français et, pour la dernière fois, lui demande de devenir président du parti. En réponse, Lucien dit : "Vous tuez, vous brûlez les églises, vous empêchez la prière, vous faites piétiner le crucifix et vous

voulez transformer l'église en salle de danse. Je sais que vous me tuerez et je ne me déroberai pas. Si ma vie peut en sauver d'autres, n'hésitez pas à me tuer. La seule chose que je vous demande, c'est de ne pas faire de mal à mes frères". Ces paroles lui valent d'être condamné à mort. Avant de se rendre sur le lieu de l'exécution, il a encore quelques mots pour le chef du village : "Avant de mourir, tu seras baptisé, tu mourras en chrétien. Ce sera dur pour toi, mais n'aie pas peur : je serai là, pas loin de toi".

Le martyr

Emmené sur la rive du fleuve Matitanana par des jeunes, dont certains de ses anciens élèves, il demande : "Pourquoi voulez-vous me tuer ?

"Parce que tu es chrétien. "Alors vous pouvez le faire -je ne me défendrai pas. Que mon sang sur cette terre sauve ma patrie". Un témoin le voit demander la prière et l'entend murmurer : "Ô Dieu, pardonne à mes frères qui ont maintenant une tâche difficile à accomplir. Que mon sang, répandu sur la terre, soit pour le salut de la terre de mes ancêtres". Les exécuteurs hésitent à le frapper, mais il les encourage : "Cessez de jouer avec vos hachoirs, et essayez de bien me couper la tête, tout de suite". Le troisième bourreau le frappe, mais ne lui coupe pas complètement la tête. Enfin, lorsque tous les bourreaux ont baigné leurs armes dans son sang, ils poussent son cadavre dans la fleuve : il se coince dans un virage, mais ils le libèrent et

le laissent être emporté par le courant.

C'est la nuit du 16 au 17 avril 1947 : Lucien a 39 ans.

Quinze ans plus tard, en 1964, le chef du village, sur le point de mourir, fait venir un prêtre : le Père Vincent Carme, missionnaire lazariste, à qui il raconte la révélation des paroles que Lucien lui a dites. Le Père Vincent l'emmène à l'hôpital, où il reçoit le baptême et meurt au bout d'une semaine.

La reconnaissance du martyr et la béatification

Le 4 mai 2017, le pape François a autorisé la promulgation du décret par lequel Lucien Botvasoa a été officiellement déclaré martyr.

Sa béatification a été célébrée le 15 avril 2018 à Vohipeno, sous la présidence du cardinal Maurice Piat, en tant que délégué du Saint-Père. Il est le premier bienheureux d'origine malgache. L'Église le célèbre le 17 avril, jour de son martyre.

Source:

<https://www.causesanti.va/it/santi-e-beati/lucien-botvasoa.html>

<https://www.santiebeati.it/>

Bienheureux Lucien Botvasoa
Une vie donnée pour la Paix

JACOPO AZZIMONDI

Écrivain

Né à Reggio Emilia en 1996, Jacopo Azzimondi vit à Sant’Ilario d’Enza et suit un cours de maîtrise en études italiennes à l’université de Bologne. Entretemps, il a décidé de se lancer dans l’enseignement et travaille depuis quelques années comme professeur de collègue.

Dévoreur précoce de livres fantastiques, il s’est passionné pour l’écriture dès l’école primaire et c’est à cette époque qu’il a commencé à faire ses premières tentatives de narration de tout ce que son imagination lui suggérait. Il n’a jamais cessé depuis. Il est fasciné par l’imagination, le pouvoir des mots et les histoires bien racontées.

Vous trouverez plusieurs de ses écrits sur son blog personnel à l’adresse suivante : www.jacopoazzimondi.com

Elena Bardelli

Illustrateur

Elena Bardelli est née à Montecchio Emilia en 2002, elle vit à Sant’Ilario d’Enza et suit un cursus de trois ans en architecture-ingénierie de la construction à Bologne. Elle est aussi éducatrice auprès d’enfants du secondaire.

Depuis son enfance, elle a toujours eu une passion intense pour la peinture, en particulier l’aquarelle.

Elle a cultivé et poursuivi ce talent en concevant divers projets et peintures, dont l’esquisse de la sculpture “Marie Reine de la Famille”, qui a ensuite été réalisée par Michele Bruni et qui se trouve aujourd’hui dans les écoles ImaginaChe de Sant’Ilario d’Enza.

Elle aime la poésie, la photographie et toutes les formes d’art et d’architecture.

ÉPILOGUE

Livrets De Visite! POUR QUE L'AMITIÉ N'AIT PAS DE fin

La série de nouvelles illustrées « Une amitié inépuisable - Les forces qui changent l'histoire sont les mêmes que celles qui changent le cœur d'un homme » naît des relations vivantes que Sainte Catherine de Sienne ETS et ses associés ont forgées et entretenues au fil des années. . Dans ces pages, écrivains et illustrateurs ont dressé le portrait de six communautés issues de contextes complexes et/ou conflictuels pour raconter ce qui leur permet de vivre positivement même là où cela ne semble pas possible, et découvrir que les forces qui changent le Cœur d'un Homme sont les mêmes qui changent aussi l'histoire...

Nous aimons appeler ces publications « livretti da visita », des images et des histoires fictives librement tirées d'amitiés réelles, des histoires d'amis d'amis, des amis à ne pas manquer. Mais quelle est la petite contribution que chacun de nous peut apporter pour construire la paix ? Nous avons découvert que préserver les relations et les relations est une véritable affaire : des amitiés rencontrées « par hasard » mais qui déterminent notre histoire, des amitiés qui ne nous laissent pas seuls, des amitiés qui nous obligent à accepter notre stature humaine, dans un travail qui devient une aventure et une responsabilité à assumer chaque jour, car celui qui nous dit « Sois avec moi » est le Seul capable de cette fidélité inépuisable.

¹En italien "livretti da visita" sous forme de livrets utilisés de manière à ce qu'une rencontre devienne une opportunité, une opportunité de se revoir et de nouer une relation durable.



UN'AMICIZIA INESAURIBILE

LE FORZE CHE CAMBIANO LA STORIA SONO LE STESSA CHE CAMBIANO IL CORRE DEL TEMPO

c'est une initiative de



Santo Caterino da Siena
ETS



avec la participation de



Comune di
Comacchio



Comune di
Mesola



Comune di
Voghiera



Comune di
Forlì



Parco Delta del Po
Emilia-Romagna



FONDAZIONE
ENRICO
ZANOTTI
20th



ASSOCIAZIONE GENITORI
Luigi e Zelia Martin



ASSOCIAZIONE ROMANO GELLINI
PER I POPOLI BELLA TERRA-IDENTA



ASSOCIAZIONE
RecrePanna
la festa



San Martino APS
Forlì

coordinamento APSe.r.



APS AURORA
Jolanda di Savoia (FE)



SACRA
FAMIGLIA
scc.coop.scc.



pro Loco
di
VOGHIERA



associazione di volontariato
Mons. Artemio Crepaldi
Voghiera (FE)



[SPAZIOMARCONI]
shared working environment



scuola bottega
San Giuseppe
Voghiera (FE)



Scuola dell'Infanzia
Colombani Navarra
Ostallato (FC)



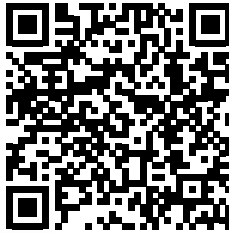
Scuola dell'Infanzia
G. Massari
Voghiera (FC)

en collaboration avec



Le Paradis est une île
Histoire d'une amitié inépuisable entre Emilia-Romagna et Madagascar
écrit par Jacopo Azzimondi
illustré par Elena Bardelli

titre original:
Il Paradiso è un'isola
Storia di un'amicizia inesauribile tra Emilia-Romagna e Madagascar



Découvrez toute la série disponible
gratuitement en italien et dans d'autres langues,
écoutez les livres-audio et ne manquez pas
les histoires d'une amitié inépuisable...



UN'AMICIZIA INESAURIBILE

IL COLLEGGIAMENTO A TUTTI I SOCIAL MEDIA È GRATUITO

en collaboration avec



Regione Emilia-Romagna

*Le contenu de cette publication relève de la responsabilité exclusive de Santa Caterina da Siena ETS
et ne reflète pas nécessairement l'opinion de la Région Émilie-Romagne.*

Publication à des fins éducatives et informatives, sa vente et/ou utilisation à d'autres fins est interdite.